**Italo Calvino, *Le Chevalier inexistant*, 1959**

**Chapitre 4**

**Extrait I**

L’état des choses du monde, en cet Âge ancien où se déroule mon histoire, était encore plein de hasards. Plus d’une fois, il arrivait qu’on se trouvât mis en présence de vocables, de notions, d’institutions et de formes à quoi ne correspondait rien de réel ; en revanche, le monde regorgeait de choses, d’énergies et d’êtres que rien, pas même un nom, ne différenciait du reste : bref, une époque où la volonté opiniâtre d’être là, de marquer son passage, de se colleter avec tout ce qui existe, demeurait souvent sans emploi. À dire vrai, bien des gens n’en avaient que faire : les uns étaient trop ignorants, trop misérables, les autres, trop favorisés, pour en éprouver le besoin ; de sorte qu’une certaine quantité allait se perdre dans le néant. Mais il pouvait advenir aussi que cette volonté, ce sentiment de soi, restés en suspens, précipitassent, en quelque sorte, pour former un grumeau : ainsi voit-on que l’impalpable poudroiement des gouttelettes se condense en une bourre de nuages. Et quelquefois, par l’effet du hasard ou d’une intuition, cette masse venait se loger dans un nom, un titre nobiliaire – il s’en trouvait alors quantité de vacants – en une case de l’organigramme militaire, avec un ensemble de missions à remplir et de règlements déterminés; et “puis, surtout, dans une armure inoccupée, car, sans armure, par les temps qui couraient, même l’homme qui existait risquait fort de disparaître : alors, pensez donc, le malheureux qui n’existait pas… Et voilà comment Agilulfe des Guildivernes avait inauguré sa carrière, et acquis tout ce grand renom.

Moi qui vous fais ce récit, je m’appelle, en religion, Sœur Théodora, de l’ordre de saint Colomban. J’écris ici, dans mon couvent, explorant de vieux parchemins, utilisant des bouts de phrases entendues au parloir, et même quelques rares rapports de témoins. Des occasions de bavarder avec les militaires, nous autres, nonnes, nous n’en avons point tellement ; donc, ce que j’ignore, je m’efforce de l’imaginer. Autrement, comment faire ? Du reste, tout n’est pas clair pour moi dans ce récit. Il faut nous comprendre : quoique de familles nobles, nous sommes des filles de la campagne, ayant vécu toujours cloîtrées dans des manoirs perdus, et puis dans des couvents. Excepté l’office, les triduums, les neuvaines, les travaux des champs, la moisson, la vendange, les fustigations de serfs, quelques incestes, incendies, pendaisons, sièges, invasions, pillages, pestilences et stupres de toutes sortes, au fond, nous n’avons pas vu grand-chose. Que voulez-vous qu’une pauvre sœur connaisse au au train du monde ? Allons, je vais reprendre, non sans peine, cette histoire que j’ai entrepris d’écrire pour faire pénitence. Mais Dieu sait comment je m’y prendrai pour vous raconter le combat : je me suis toujours tenue à l’écart des guerres, que le Seigneur nous en garde ! – mises à part les quatre ou cinq batailles rangées qui se sont livrées dans les champs, sous les murs de notre château et que nous observions, toutes gamines, de derrière les créneaux, entre deux chaudrons de poix bouillante, tous ces morts qui restaient là, sans sépulture, à pourrir dans l’herbe ! Et que nous retrouvions, l’été d’après, sous des nuages de frelons ! Bref, moi, toutes ces batailles, vous disais-je, je n’y connais rien.”